

Recherches sociographiques



Jean-Pierre DESAULNIERS, *La télévision en vrac*

Jean-Serge Baribeau

Volume 24, numéro 1, 1983

L'entreprise canadienne-française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056030ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056030ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baribeau, J.-S. (1983). Compte rendu de [Jean-Pierre DESAULNIERS, *La télévision en vrac*]. *Recherches sociographiques*, 24(1), 141–144.
<https://doi.org/10.7202/056030ar>

L'équation entre certains résultats d'études faites ailleurs et leur application à la réalité québécoise, faute de données québécoises similaires, n'est peut-être pas aussi aisée que la démarche générale adoptée par l'auteur ne le laisse parfois supposer. Les éléments de démonstration sont en quelque sorte souvent entremêlés, ce qui rend confuse la compréhension particulière du problème de l'échec scolaire au Québec.

De plus, certains éléments de démonstration, choisis par l'auteur, sont pour le moins étranges. Pour prendre un exemple : pourquoi avoir illustré le danger politique que représentent pour l'État les enseignants par le fait qu'aux États-Unis, pendant des années, trois (!) éminents pédagogues américains furent fichés et surveillés par le F.B.I. Outre le caractère un peu bizarre de l'exemple choisi, celui-ci ne nous éclaire guère sur la réponse apportée par l'État québécois au danger politique potentiel représenté par le groupe des enseignants. Autre illustration : en quoi l'exposé d'un projet utopiste (l'écotopie de Callenbach) nous éclaire-t-il sur l'influence des structures et de l'administration scolaires comme facteur explicatif de l'échec scolaire au Québec ? À quoi cela nous avance-t-il de savoir qu'« en Écotopie, l'inadaptation scolaire n'existe pas » (p. 232) ?

Autre point d'interrogation : l'auteur voulait, dans sa conclusion, apporter une contribution théorique positive au phénomène de l'inadaptation scolaire. En bref, il propose l'établissement de l'école unique et démocratique par la reconnaissance du concept de *mainstreaming*, qui privilégie une voie unique pour les élèves d'une même école. En ce sens, nous voulons bien croire, avec l'auteur, que

« l'école unique et démocratique assurerait aux enfants, d'abord une enfance plus heureuse, ensuite un meilleur départ dans la vie. Elle offrirait aux jeunes, sans discrimination, même pas la discrimination "positive" de leurs aptitudes respectives, de plus larges possibilités d'éducation et des moyens de développer leurs aptitudes, sans comparaison aux aptitudes des autres, enrichissant ainsi le patrimoine de la nation dont ils sont les citoyens. » (P. 255.)

Mais, faute de données susceptibles d'appuyer ces généreuses intentions capables de faire disparaître comme par enchantement l'inadaptation scolaire, force nous est d'admettre que ces propositions sont encore du domaine d'une « société écotopienne » imaginaire. Comme le disait l'auteur lui-même : « Décidément, les études futuristes sont promises à un grand avenir. » (P. 228.)

Jacques HAMEL

*Direction des politiques et plans,
Ministère de l'éducation.*

Jean-Pierre DESAULNIERS, *La télévision en vrac*, Montréal, Albert Saint-Martin, 1982, 200 p.
(« Communication ».)

Ce qu'il y en a des mots, des phrases et des paragraphes dans ce livre pourtant assez bref (190 pages de texte) ! C'est un livre qui, si on arrive à le comprendre, foisonne d'idées et démontre qu'il y a chez l'auteur une bonne connaissance du phénomène télévisuel. Car des hypothèses et des analyses plus ou moins esquissées ou plus ou moins développées, il y en a beaucoup. Et le tout est souvent intéressant, instructif et fécond... pourvu qu'on ait le courage de tout lire, pourvu qu'on ait le courage ou le sens éthique de ne pas laisser tomber le livre pour se laisser aller avec complaisance et paresse à écouter plutôt la télévision, cette télévision si fatigante (le livre est dédié « à tous ceux et celles que la télévision fatigue... »), cette télévision offrant un si « triste spectacle », selon le sous-titre du livre.

Ce qui est foncièrement décevant dans cet ouvrage plein d'idées, c'est qu'il est écrit dans un style lourd et peu stimulant. Le langage est abstrait et souvent prétentieux. La lecture est longue,

ardue et souvent irritante. Il faut souvent relire interminablement pour être certain que l'on a bien saisi. Par exemple, dès la deuxième page de l'avant-propos, on tombe sur cette phrase, faisant allusion à une rencontre tenue en France, en 1963, sur le thème de la culture de masse : « Ils reconnuent, par contre, la forme "adversative d'ordre anthropologique" que constitue la culture et, derrière elle, "le dynamisme élémentaire de la signification". » Et l'auteur n'ajoute rien, n'explique rien, ce qui est presque toujours le cas tout au long du livre. Ainsi, à la page 179, on trouve : « Enfin le film ne fonctionne que par un truquage de sentiments libérateurs et méconnaissables dans la situation concrète des téléspectateurs [...] » et encore : « Le sens est accroché à une promesse elle-même perpétuellement déplacée. Mieux encore, en favorisant les énoncés critiques partiels, la télévision provoque une déviation des contradictions réelles dans le jeu des différences de genre [...] ». Un dernier exemple de ce genre de phrases (p. 155) : « Plaque tournante de la distribution et de l'entretien des symboles vers la totalité de tout le public possible, la télévision constitue peut-être avant tout la tête de réseau d'une dissolution des contradictions sémantiques, et partant, d'un refus de la connaissance. » On peut évidemment se dire que le contexte de ces phrases en éclaire la signification et qu'il est facile de les citer comme cela, isolées et coupées du reste. Mais le drame, c'est qu'une large partie du texte a ce côté éthéré, abstrait, ronflant, triste et fatigant. Il serait possible de multiplier les citations ; les quatre dernières pages du chapitre 4, notamment, illustrent bien ce genre de langage. Il y a aussi plein de citations qui font un bel étalage de lectures et d'érudition, mais dont le lien avec ce que dit l'auteur n'est pas des plus transparents.

De toute façon, essayons quand même de prendre connaissance de certaines des idées-clés de cet ouvrage et d'en dire quelques mots. Le tout ne pourra se faire qu'en vrac, car le titre convient très bien au contenu de l'œuvre.

1. L'auteur veut faire une analyse des émissions de télévision qui soit autre chose qu'une analyse d'une émission en particulier ou d'un genre donné (information, feuilleton, spectacle ou film). Ce qu'il vise, c'est de développer une analyse de l'ensemble de la programmation télévisée au cours d'une semaine et aussi au cours d'une journée. « Puis, nous analyserons les contenus des émissions, non pas tant pour leur valeur spécifique, mais en raison des réseaux de complémentarité symbolique qu'ils entretiennent entre eux. » (P. 15.) C'est là un projet valable, susceptible de mettre en lumière des aspects qui restent camouflés et ignorés dans d'autres genres d'analyses ; par exemple : comment la programmation est conçue par ceux qui ont charge de l'organiser. Cela permet aussi d'aborder la télévision comme le résultat d'un compromis entre divers groupes : les ingénieurs qui l'ont technologiquement conçue ; l'État qui fait des règlements à l'intérieur d'une délimitation spatiale ; les commerçants qui s'en mêlent aussi et organisent le temps télévisé ; et les téléspectateurs, dont il faut tenir compte. Sur tout ce jeu de contradictions, de conflits, de compromis et d'ajustements, il y a, dans l'ouvrage, des remarques très justes qui peuvent aider à expliquer bien des choses. Mais je crois que, du côté des téléspectateurs, une telle étude de la structuration temporelle des émissions vaut surtout pour ce secteur de la population qui est inconditionnellement « télévore ». Car, pour ceux et celles qui regardent plus ou moins occasionnellement le petit écran, cette structuration basée sur une succession de messages et de styles caractérisés par la discontinuité a moins de sens et d'importance. Ajoutons qu'une large partie du chapitre 2, intitulé « Étude de la télédiffusion québécoise », après des données historiques diverses sur la télévision au Québec, fait état des résultats d'une recherche empirique portant sur soixante-dix-neuf « émissions diffusées aux antennes de CBFT ou de CFTM à l'automne-hiver 1979 ». L'auteur décrit une par une les émissions des diverses journées de la semaine et en résume succinctement le contenu. On aurait apprécié toutefois que le résumé soit parfois un peu plus clair, un peu plus long et mieux explicité. Cette étude empirique amène l'auteur à une classification des émissions selon quatre types : l'émission explicite et fermée : le spectacle ; l'émission explicite et ouverte : l'information ; l'émission implicite et fermée : le feuilleton ; l'émission implicite et ouverte : le film. Une émission est explicite ou implicite selon que le diffuseur intervient ou non dans la présentation par le truchement d'un animateur identifié. Et une émission est ouverte ou fermée selon que le message fait ou non appel à un débordement temporel du seul cadre de

l'émission. Cette classification ouvre la porte à des observations et à des analyses qui pourraient être fécondes.

2. Il est valable de rappeler et de souligner que la télévision est un moyen de communication dont l'un des messages fondamentaux qui y est inhérent, c'est que la communication (donc, la télévision) est le remède à tous les maux. L'auteur fournit beaucoup d'exemples pour étayer cette thèse.

3. Au lieu de se complaire dans les stéréotypes mille fois entendus sur la puissance des images et comme quoi une image vaut mille mots, il est temps de commencer à souligner l'importance souvent négligée du verbal dans les émissions de télévision. Cela, Desaulniers le fait très bien et avec des exemples clairs dans le chapitre 5 intitulé « La vérité de la télévision ».

4. L'analyse faite au début du chapitre 4 (« Les règles de la communication télévisée ») des divers messages tenus à la télévision, sur un thème tel que l'automobile, est très intéressante. On y voit qu'au cours de la même semaine, on peut avoir une brochette assez variée de discours : par exemple, un *Télémag* pathétique et larmoyant sur les accidents de la route, présentant plein d'accidentés paraplégiques ; et ensuite des films ou des feuilletons présentant des scènes où l'automobile est reine, où il y a plein de carambolages et d'actions spectaculaires et éblouissantes liées à l'automobile. Ce qui fait dire à Desaulniers : « Les discours télévisés se partagent ainsi, sans jamais se confronter, protégés par différentes modalités d'interpellation de la réalité, de lecture du réel. » (P. 102.)

5. Pour montrer la force de la télévision et pour faire voir que la fiction acquiert des droits sur la réalité, Desaulniers fait allusion aux réactions du « public » face à la mort de Jacky, le boucher de *Rue des Pignons*, et il rappelle qu'on a dû, par suite de ces réactions, inventer un nouveau personnage, frère jumeau du boucher, interprété par le même comédien. Mais ce genre d'événement n'est pas complètement nouveau et n'est pas lié qu'à la télévision. Il y a déjà plusieurs décennies, Conan Doyle avait dû organiser la réapparition (pour ne pas dire la résurrection) de Sherlock Holmes. Et l'histoire de la bande dessinée, surtout aux États-Unis, fourmille d'exemples, et cela depuis longtemps, d'interventions des lecteurs ou des autorités politiques sur l'évolution de certaines intrigues ou de certains personnages.

6. Dès les premiers mots du chapitre de conclusion, Desaulniers déclare :

« Tout au long de son parcours, cette recherche est demeurée centrée sur une question nodale : à quoi tient l'attachement des téléspectateurs pour la télévision ? Quelles sont leurs attentes, leurs concessions et leurs satisfactions possibles ? » (P. 183.)

Mais je note que, somme toute, il a été très peu question des téléspectateurs. Il a plutôt été fait allusion à une sorte de téléspectateur abstrait, très peu incarné, ou encore à une sorte de téléspectateur rêvé et désiré par ceux qui conçoivent la télévision. D'ailleurs, le livre comporte facilement des expressions globalisantes et peu nuancées telles que « les gens » ou « le téléspectateur ». Ce qui veut dire bien peu de choses en sociologie. Une des seules distinctions qui est effleurée, en ce qui concerne les téléspectateurs, est celle entre « les familialistes » et les « intellectuels ». Cette distinction grossière est, de toute façon, peu développée. Soulignons, par exemple, cette phrase : « La télévision ne véhicule rien d'autre qu'une foule de stéréotypes, dont le téléspectateur n'est pas dupe. » Loin de moi l'idée d'écrire la phrase inverse et de proclamer la duperie fondamentale du téléspectateur. Mais je doute que la connaissance scientifique puisse progresser avec de telles énormités globalisantes et fondées sur du vent.

7. Dernières remarques en vrac : les quelques photos auraient pu ne pas y être ; c'eût été mieux. Elles n'apportent rien et le texte qui les accompagne, extrait du livre, est le plus souvent hermétique et vide. Aussi, les brefs énoncés qu'on retrouve au début de chaque chapitre, en exergue, ont le style guindé, snob, collet monté et sérieux qui caractérise l'ensemble du livre ; ils illuminent peu le propos de l'auteur. Et j'ai rarement lu un livre avec des références aussi mal faites. Ceci est déplorable de la part de l'auteur et des éditions Albert Saint-Martin. Lorsqu'on va à la fin du

chapitre pour savoir à qui on doit attribuer telle ou telle citation, on n'a que le nom de l'auteur et l'année où le texte a été publié. Pour en savoir plus, il faut se référer à la bibliographie de la fin. Je souligne que la page couverture représentant une copie d'une peinture sur soie de Louise Desaulniers m'a semblé très belle et très pertinente par rapport au titre et au sujet du livre. Mais j'aurais apprécié un peu plus de décontraction et d'humour dans ce livre austère. Le seul moment drôle est à la page 91, lorsque Desaulniers cite un humoriste anglais qui aurait dit en 1956 : « Pourquoi les gens devraient-ils sortir et payer pour voir de mauvais films, alors qu'ils peuvent demeurer à la maison et regarder gratuitement de mauvaises émissions de télévision ? »

En guise de résumé et de conclusion, disons que voilà un livre plein d'idées intéressantes et possiblement stimulantes, mais qui aurait eu intérêt à être écrit dans un langage plus clair et dans un style plus alerte, et qui aurait pu comporter vingt ou trente pages de plus pour que les idées soient davantage explicitées, précisées et accompagnées d'exemples susceptibles de les illustrer. En fait, dans son état actuel, je me demande sérieusement pour qui ce livre a été écrit et à qui il peut s'adresser. Très peu de personnes le liront complètement, j'en suis certain... À moins d'y être contraintes dans le cadre d'un cours.

Jean-Serge BARIBEAU

*Département d'anthropologie et de sociologie,
Collège Édouard-Montpetit, Longueuil.*

Chantal HÉBERT, *Le burlesque au Québec. Un divertissement populaire*, Montréal, Hurtubise HMH, 1980, 302p.

Les folkloristes, c'est bien connu, supportent mal que les coutumes comme les choses soient éphémères. Qu'un objet devienne vétuste, qu'une règle soit périmée ou qu'une conduite se fasse moins fréquente et voilà que l'enquête se met en branle pour faire de cette rareté un véritable révélateur de l'être de la culture. Aussi le sentiment d'urgence domine-t-il entièrement l'entreprise : le temps paraît jouer contre le sens. Chaque recherche amorce ainsi une opération de sauvetage où l'intérêt porte davantage sur des manifestations prises pour elles-mêmes plutôt que sur la mouvance, la dynamique qui les a fait naître et qui menace toujours de les engloutir. La plupart du temps la culture y apparaît comme une chose inerte sous l'assaut du temps et de la « modernité » ; et dans le meilleur des cas comme une somme ou un état qu'on peut toujours espérer atteindre par un traitement adéquat de la rareté c'est-à-dire, finalement, par un inventaire des signes et des choses tenues pour « vestiges ».

Cherchant la culture du côté de la pérennité toujours menacée des gestes et des choses plutôt que dans la dynamique des processus créateurs, la recherche folklorique n'a plus d'autre choix que de déplorer constamment l'érosion de son propre objet. Prise alors entre la nostalgie du temps plein de la culture authentique de jadis et l'angoisse du temps vide de la modernité qui anéantit la tradition dans la grande marche du progrès des techniques et de la raison, la recherche s'attarde davantage à témoigner et à rendre compte des apparences de ce qui a été qu'à saisir conceptuellement les conditions et dynamismes qui l'ont fait naître, se transformer et éventuellement disparaître.

Même s'il porte sur un phénomène urbain et relativement récent, le livre de Chantal Hébert, *Le burlesque au Québec. Un divertissement populaire*, n'en demeure pas moins, malheureusement, prisonnier d'une approche folklorisante qui, en dépit du grand intérêt que suscite le sujet, en rend la lecture fort décevante. Au terme d'une introduction un peu laborieuse où elle a d'abord tenté de démarquer le burlesque du vaudeville, du *music-hall* et du spectacle de variétés en empruntant des nuances à quelques grandes encyclopédies du spectacle, l'auteur choisit finalement de faire primer la définition qu'en donnent eux-mêmes les professionnels du burlesque qu'elle a rencontrés. « Bref,